

A propos de « Regarder, écouter, lire » (Plon)

Lévi-Strauss chercheur d'art

par Didier Eribon

En 1993, âgé de 84 ans, l'auteur des « Mythologiques » met à jour ses réflexions sur l'art et ses goûts esthétiques. Un essai nostalgique et profond

Ce livre est un caprice », déclare Claude Lévi-Strauss lorsqu'on l'interroge sur les raisons qui l'ont conduit à écrire un livre sur l'art : « J'en avais plein le dos de la mythologie, et j'avais besoin de me laver l'esprit en regardant tout autre chose. » Mais ce « caprice » est assurément le fruit d'une longue maturation. Depuis quarante ans, Lévi-Strauss notait les idées sur l'art qui lui traversaient l'esprit, et il rangeait soigneusement ses fiches en se disant qu'elles finiraient bien par lui servir un jour. Ce moment est arrivé après la parution d'« Histoire de lynx », il y a un an et demi. Lévi-Strauss ne savait pas très bien ce qu'il pouvait faire après ce livre (ce sont ses propres mots), et c'est tout naturellement qu'il eut l'idée de reprendre ce dossier qui attendait dans ses tiroirs et qu'il continuait d'alimenter régulièrement. Bien sûr, il lui fallut d'abord faire un tri, en laissant de côté les trois quarts de ces papiers accumulés au fil des ans (« parfois, je ne comprenais même plus ce que j'avais voulu dire »). Puis il s'est mis au travail. C'est-à-dire, en fait, qu'il s'est mis à lire.

A lire énormément, et surtout sur Poussin et sur Rameau, les deux grandes figures autour desquelles ce nouveau livre s'organise. Lévi-Strauss a fréquenté assidûment la bibliothèque de l'Institut et la bibliothèque Mazarin, et s'est plongé dans la littérature artistique des XVII^e et XVIII^e siècles, pour savoir ce qui se disait, à l'époque, de ce peintre et de ce compositeur auxquels il voue une véritable « dévotion ». Aussi peut-il affirmer, en péchant quelque peu par excès de modestie, que « ce livre, qui s'appelle "Regarder, écouter, lire", est fait beaucoup plus de lectures que de peinture regardée ou de musique écoutée. Ce qui m'intéresse,

c'est comment on regarde la peinture, comment on écoute la musique. C'est pourquoi c'est un livre qui est largement fait de collages de citations que j'ai réorganisées dans une perspective ».

Dans les pas de Montaigne

Une chose est sûre en tout cas : l'ouvrage ne propose aucune démonstration d'ensemble. Il est composé de brefs chapitres qui se succèdent plus qu'ils ne s'enchaînent. Dès lors, on comprend pourquoi, lorsqu'on demande à Lévi-Strauss s'il faut considérer ce livre comme ses « Confessions », il préfère évoquer les « Essais » de Montaigne. Même s'il s'empresse de préciser qu'il n'ose une telle comparaison qu'à « l'échelle infinitésimale ». Tout au long de ses vingt-quatre essais, Lévi Strauss commente des tableaux de Poussin (« Et in Arcadia ego » et « Eliezer et Rebecca »), puis s'arrête longuement sur Rameau et les deux versions de « Castor et Pollux » ; il s'interroge aussi sur le rapport des sons et des couleurs dans « le Sonnet des voyelles » de Rimbaud, sur les théories esthétiques de Diderot, qu'il juge assez sévèrement ; tout comme les écrits sur l'opéra de son ami Michel Leiris, dont il admire pourtant l'œuvre littéraire et poétique. Ces pages sur Leiris sont pour lui l'occasion d'expliquer pourquoi il n'assiste plus jamais à une représentation d'opéra : il ne supporte pas la manière dont les metteurs en scène « insultent » les œuvres. Le seul problème que devrait se poser un metteur en scène, explique-t-il, c'est de savoir ce que le compositeur avait en tête, et d'essayer de le reconstituer aussi scrupuleusement et aussi fidèlement que possible. Pour Lévi-Strauss, négliger les indications scéniques de Wagner, par exemple, est aussi grave que si l'on malmenait la

Ce livre, ce « caprice » écrit pour « se laver l'esprit », s'organise autour de deux grandes figures : Poussin et Rameau.

musique ou le livret. Dans la conversation, Lévi-Strauss évoque un souvenir : en 1970, il avait lui-même construit la maquette d'un décor pour « l'Heure espagnole » de Ravel, que le chef d'orchestre René Leibowitz, avec qui il était très lié, devait diriger et mettre en scène à Grenoble. Il a conservé cette maquette, que l'on peut voir chez lui, en hauteur sur un rayon de sa bibliothèque.

Un autre chapitre du livre éveille de flamboyants souvenirs. En 1941, Lévi-Strauss s'embarquait à Marseille pour fuir les persécutions antisémites. Une longue traversée

toire. Une histoire qui n'allait pas s'arrêter là, puisque Lévi-Strauss, une fois arrivé à New York, fut intégré au cercle des surréalistes en exil, qui comptait des artistes aussi célèbres qu'Yves Tanguy, Max Ernst ou André Masson...

Le défenseur de Céline

Lévi-Strauss n'a jamais caché sa dette intellectuelle envers cette période. Même s'il devait, par la suite, s'éloigner de tout ce qui peut ressembler à l'avant-garde artistique, et rompre avec son passé, avec sa jeunesse

Poussin, c'est aussi parce que ce peintre « *voulait revenir en arrière* ». Quant à la peinture contemporaine, il n'a pas de mots assez durs pour la fustiger.

Au-delà de l'évolution de ses goûts, sa passion pour l'art a sans doute constitué le fil directeur de tout son itinéraire personnel et intellectuel. Adolescent, il courait les brocanteurs pour acheter des tableaux. Aujourd'hui, ce n'est plus possible à cause de l'envolée des prix. Mais Lévi-Strauss continue de visiter les galeries du 6^e arrondissement, quand il se rend aux séances de l'Académie française. Et il fréquente très régulièrement les expositions de la salle Drouot. Il n'achète guère. Mais il se plaît à regarder. Ce qu'il aime acquérir, désormais, ce sont surtout les estampes japonaises ; il en possède environ 300. Et aussi des bijoux anciens, qu'il offre à sa femme.

C'est cette foi passionnée dans le génie créateur de l'esprit humain qui fait le lien entre ce livre-là et le reste de son œuvre. En étudiant les sociétés archaïques, Lévi-Strauss voulait comprendre les lois qui régissent le fonctionnement de l'esprit. Et ici, c'est du même problème qu'il s'agit : que se passe-t-il lorsque l'on « écoute », « regarde » et « lit » ?

D'ailleurs, la fin du livre referme la boucle : « Regarder, écouter, lire » s'achève sur deux chapitres consacrés à la mythologie des tribus amérindiennes. Mais, à n'en pas douter, ce livre est plus qu'un intermède, une

pause, dans l'œuvre de Lévi-Strauss. Il marque ses adieux non seulement à l'étude des mythes mais aussi au métier d'ethnologue. Lévi-Strauss le dit sans la moindre nuance de nostalgie dans la voix : « *J'en ai fini avec la mythologie. J'écrirai peut-être encore un ou deux articles sur quelque détail piquant, mais plus de livre.* »

Pourtant, il ne s'est pas encore totalement détaché de « ses » Indiens d'Amérique. Il prépare un album de photos qu'il choisira parmi les trois mille clichés qu'il a rapportés de ses expéditions dans l'intérieur du Brésil, entre 1936 et 1939, et dont il n'a utilisé qu'une soixantaine dans « Tristes Tropiques ». Cette fois, il compte en publier cent vingt, accompagnés d'un commentaire d'une trentaine de pages. « *C'est à cela que je vais m'occuper pendant l'été.* » Et après ? « *Après, on verra.* »

D. E.



Fuyant le nazisme, de nombreux artistes se sont réfugiés à New York dans les années 1940. De g. à dr. : Pavel Tchelitchew, Kurt Seligmann, André Breton, Piet Mondrian, André Masson, Amedée Ozenfant, Jacques Lipchitz, Eugène Berman, Matta, Ozip Zadkine, Yves Tanguy, Max Ernst, Marc Chagall, Fernand Léger

allait le mener à New York. Dans les premiers jours du voyage, il avait remarqué la noble allure d'un passager qui se promenait, toujours solitaire. A l'escale de Casablanca, au contrôle des passeports, il entendit le nom de ce personnage altier : André Breton. Une fois revenus sur le bateau, ils entamèrent un dialogue sur l'art. Lévi-Strauss écrivit une note critique sur les théories contenues dans le « Manifeste du surréalisme ». Breton lui répondit, par écrit également. Et Lévi-Strauss se dit aujourd'hui frappé par la bienveillance avec laquelle Breton acceptait de discuter avec lui, malgré la différence de statut qui les séparait, puisque l'un était alors au sommet de sa gloire et l'autre totalement inconnu. Lévi-Strauss a retrouvé les textes de cet échange et il a décidé de les insérer dans son livre, à titre documentaire, bien sûr, mais aussi comme un élément de sa propre his-

toire, au cours de laquelle il avait suivi avec enthousiasme tout ce qui incarnait la nouveauté. N'est-ce pas lui, par exemple, qui écrivait sur Picasso, dans la revue « Documents », en 1930, rédigeant un article signé par un député socialiste dont il était le secrétaire ? N'est-ce pas lui qui, en 1933, faisait l'éloge du « Voyage au bout de la nuit », de Louis-Ferdinand Céline, dans les colonnes de « l'Étudiant socialiste » ? Il y défendait Céline contre les attaques des milieux de gauche et y soutenait la thèse que l'art et la littérature modernes sont révolutionnaires à leur façon, par leurs propres moyens, sans avoir de comptes à rendre à ceux qui sont révolutionnaires en politique.

Aujourd'hui, Lévi-Strauss est bien loin de ces considérations. Agé de 84 ans, il est plutôt tourné vers le passé. Il vénère Van der Weyden et la peinture flamande, et s'il aime